

Dans un très grand fleuve, dans un pays désert où l'homme n'avait jamais mis le pied, vivaient de nombreux caïmans. Ils étaient plus de cent ou plus de mille. Ils mangeaient des poissons, des animaux qui venaient boire dans le fleuve, mais surtout des poissons. Ils faisaient la sieste sur le sable de la rive et jouaient parfois à la surface de l'eau lorsqu'il y avait des nuits de lune.

Tous vivaient très tranquilles et heureux. Mais une après-midi, alors qu'ils faisaient la sieste, un caïman s'éveilla subitement et redressa la tête car il croyait avoir entendu un bruit. Il tendit l'oreille et, loin, très loin, il entendit effectivement un bruit sourd et lointain. Il appela alors le caïman qui dormait à côté de lui :

- Réveille-toi ! lui dit-il. Il y a du danger.

- De quoi s'agit-il ? demanda l'autre, alarmé.

- Je ne sais pas, répondit le caïman qui s'était réveillé le premier. J'entends un bruit inconnu.

Le deuxième caïman entendit le bruit à son tour et en un instant ils réveillèrent les autres. Tous eurent peur et coururent en tous sens la queue en l'air.

Son inquiétude n'était pas sans fondement, parce que le bruit augmentait, augmentait. Ils virent bientôt comme un nuage de fumée au loin, et entendirent un bruit dans le fleuve, « *tchass-tchass...* », comme si on frappait l'eau loin de là. Les caïmans se regardaient les uns les autres : qu'est-ce que cela pouvait être ?

Mais un vieux caïman savant, le plus savant et le plus vieux de tous, un vieux caïman auquel ne restaient que deux dents saines sur les côtés de la mâchoire, et qui avait fait une fois un voyage jusqu'à la mer, dit tout à coup : « Je sais ce que c'est ! C'est une baleine ! Elles sont grandes et elles

rejetent de l'eau blanche par la narine ! L'eau retombe derrière. »

En entendant cela, les petits caïmans commencèrent à crier de peur comme des fous, en plongeant la tête dans l'eau. Et il criaient : « C'est une baleine ! La baleine vient ici ! »

Mais le vieux caïman tira la queue du petit qui était le plus proche de lui. « N'ayez pas peur, leur cria-t-il. Je sais ce que c'est qu'une baleine ! C'est elle qui a peur de nous. Elle a toujours peur. »

Avec cela, les jeunes caïmans se tranquilliserent. Mais ils recommencèrent à s'angoisser car la fumée grise se transforma soudain en fumée noire et qu'ils entendaient tous bien désormais le *tchass-tchass* dans l'eau.

Les caïmans, effrayés, s'enfoncèrent dans le fleuve, en ne laissant dépasser de l'eau que leurs yeux et le bout de leur nez. Ils virent ainsi passer devant eux cette chose immense, pleine de fumée et frappant l'eau, qu'est un bateau à aubes, qui naviguait pour la première fois sur ce fleuve. Le bateau à vapeur passa, s'éloigna et disparut.

Les caïmans sortirent alors de l'eau, très en colère contre le vieux caïman, car il les avait trompés en leur disant que c'était une baleine.

« Ce n'est pas une baleine, ça ! » lui crièrent-ils à l'oreille parce qu'il était un peu sourd. « Qu'est-ce que c'est, ce qui est passé ? »

Le vieux caïman leur expliqua alors que c'était un bateau à vapeur, rempli de feu, et que les caïmans allaient tous mourir si le bateau continuait à passer.

Mais les caïmans éclatèrent de rire croyant que le vieux était devenu fou. Pourquoi allaient-ils mourir si le vapeur continuait à passer ? Il était bien fou, le pauvre vieux caïman ! Et comme ils avaient faim, ils se mirent en quête de poissons. Mais il n'y avait plus de poissons. Ils n'en trouvèrent pas un seul.

Tous étaient partis, effrayés par le bruit du vapeur. Il n'y avait plus de poissons.

« Ne vous l'avais-je pas dit ? lança le vieux caïman. Nous n'avons plus rien à manger. Tous les poissons sont partis. Attendons jusqu'à demain. Peut-être que le vapeur ne repassera pas et que les poissons reviendront quand ils n'auront plus peur. »

Mais le jour suivant, ils entendirent de nouveau le bruit dans l'eau et virent passer une nouvelle fois le vapeur, faisant beaucoup de bruit et lâchant tant de fumée qu'il obscurcissait le ciel.

« Bon, dirent alors les caïmans, le bateau est passé hier, il est passé aujourd'hui et il passera demain. Il n'y aura plus de poissons ni d'animaux qui viendront boire et nous mourrons de faim. Construisons donc une digue.

- Oui, une digue : Une digue ! » crièrent-ils tous en nageant de toutes leurs forces jusqu'à la rive. « Construisons une digue ! »

Ils se mirent tous aussitôt à faire la digue. Tous se rendirent dans la forêt et abattirent plus de dix mille arbres, surtout des lapachos et des quebrachos, car ils ont le bois très dur. Les caïmans les coupèrent avec l'espèce de scie qu'ils ont au dessus de la queue ; ils les poussèrent jusqu'à l'eau et les plantèrent, sur toute la largeur du fleuve, à un mètre l'un de l'autre. Aucun bateau ne pouvait passer par là, qu'il fut grand ou petit. Ils étaient sûrs que personne ne viendrait effrayer les poissons. Et comme ils étaient très fatigués, ils se couchèrent sur la plage pour dormir.

Le lendemain, ils dormaient encore quand ils entendirent le *tchass-tchass-tchass* du vapeur. Tous écoutèrent, mais aucun ne se leva, ni même n'ouvrit les yeux. Que leur importait le bateau ? Ils pouvait faire tout le bruit qu'il voulait, il ne passerait pas par là. En effet, le vapeur était encore très éloigné lorsqu'il s'arrêta.

Les hommes qui étaient à l'intérieur regardèrent avec des jumelles cette chose qui était en travers du fleuve et envoyèrent un canot pour voir ce qui les empêchait de passer.

Les caïmans se levèrent alors, se rendirent à la digue et regardèrent entre les piliers, en riant de la déconvenue du vapeur.

Le canot s'approcha, vit la formidable digue qu'avaient construite les caïmans, et retourna au vapeur. Puis il revint de nouveau jusqu'à la digue et les hommes du canot crièrent :

« Eh, les caïmans !

- Qu'y a-t-il ? répondirent les caïmans en passant la tête à travers les troncs de la digue.

- Cela nous gêne, continuèrent les hommes.

- Nous le savons bien !

- Nous ne pouvons pas passer !

- C'est ce que nous voulons !

- Enlevez la digue !

- Non, nous ne l'enlèverons pas ! »

Les hommes du canot parlèrent à voix basse entre eux, puis crièrent après :

« Caïmans !

- Qu'y a-t-il ? répondirent-ils.

- Vous ne l'enlevez pas ?

- Non !

- À demain, alors !

- À quand vous voulez ! »

Et le canot retourna jusqu'au vapeur, pendant que les caïmans, fous de joie, donnaient de formidables coups de queue dans l'eau. Aucun vapeur n'allait jamais passer par là, et il y aurait toujours, toujours des poissons. Mais le jour suivant, le vapeur revint, et lorsque les caïmans virent le bateau, ils restèrent muets de stupeur : ce n'était pas le même bateau.

C'en était un autre, de couleur gris souris, bien plus grand que le précédent. Quel nouveau vapeur était-ce ? Voulait-il passer lui aussi ? Il n'allait pas passer, non ! Ni celui-là, ni un autre, ni aucun autre !

« Non, il ne passera pas ! » crièrent les caïmans en se précipitant vers la digue, chacun à son poste entre les troncs.

Le nouveau bateau, comme l'autre, s'arrêta à bonne distance et, tout comme l'autre, fit descendre un canot qui s'approcha de la digue. À l'intérieur arrivaient un officier et huit marins. L'officier cria :

« Eh, les caïmans !

- Qu'y a-t-il ? répondirent ceux-ci.

- Vous n'enlevez pas la digue ?

- Non.
- Non ?
- Non !
- C'est bon, dit l'officier. Alors nous allons la détruire à coups de canon.
- Détruisez-la donc ! » répondirent les caïmans.
Et le canot revint jusqu'au bateau.

Or, voilà que ce bateau couleur souris était un navire de guerre, un cuirassé avec de terribles canons. Le vieux caïman savant, qui avait été une fois jusqu'à la mer, s'en souvint tout à coup, et eut juste le temps de crier aux autres caïmans : « Cachez-vous sous l'eau ! Vite ! C'est un bateau de guerre ! Attention ! Cachez-vous ! »

Les caïmans disparurent en un instant sous l'eau et nagèrent jusqu'à la berge, où ils restèrent immergés, avec seulement le nez et les yeux hors de l'eau.

Au même moment, un grand nuage de fumée blanche sortit du navire de guerre, une détonation terrible retentit, et un énorme boulet de canon retomba en plein sur la digue, pile au milieu. Deux ou trois troncs volèrent en morceaux et aussitôt tomba un autre boulet, puis un autre, et encore un autre ; et chacun faisait voler en éclats une partie de digue, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus rien. Ni un tronc, ni un éclat, ni une écorce. Tout avait été démoli à coups de canon par le cuirassé.

Et les caïmans, immergés dans l'eau, avec seulement les yeux et le nez dehors, virent passer le bateau de guerre qui sifflait de toutes ses forces.

Ils sortirent alors de l'eau et dirent : « Faisons une autre digue, beaucoup plus grande que la précédente. »

Et dans l'après-midi et la nuit-mêmes, ils construisirent une autre digue, avec des troncs immenses. Ensuite, ils allèrent se

coucher, très fatigués, et ils dormaient encore le jour suivant, quand le navire de guerre revint, et que le canot s'approcha de la digue.

« Eh, les caïmans ! cria l'officier.

- Qu'y a-t-il, répondirent les caïmans.

- Retirez cette autre digue !

- Nous ne l'enlèverons pas !

- Nous allons la détruire à coups de canon, comme l'autre !

- Détruisez-la, si vous pouvez ! »

Et ils parlaient ainsi avec orgueil car ils étaient certains que leur nouvelle digue ne pourrait être détruite, même par tous les canons du monde. Mais un moment plus tard, le navire recommença à se remplir de fumée, et avec une horrible détonation, le boulet éclata au milieu de la digue, parce que cette fois-là, ils avaient utilisé un obus. L'obus éclata contre les troncs et fit sauter, déchiqueta, réduisit en miettes les énormes poutres. Un deuxième éclata à côté du premier et une autre partie de la digue vola dans les airs. Et c'est ainsi que la digue fut détruite. Et il n'en resta plus rien ; rien de rien. Le navire de guerre passa devant les caïmans et les hommes se moquaient d'eux en se couvrant la bouche.

« Bon, dirent alors les caïmans en sortant de l'eau. Nous allons tous mourir parce que le navire de guerre passera toujours et que les poissons ne reviendront pas. » Et ils étaient tristes car les petits caïmans se plaignaient d'avoir faim.

Le vieux caïman dit alors :

« Nous avons encore une chance de nous sauver. Allons voir le SURUBÍ. J'ai fait un voyage avec lui quand je suis allé jusqu'à la mer, et il a une torpille. Il a vu un combat entre deux navires de guerre et il a rapporté jusqu'ici une torpille qui n'a pas explosé. Nous allons la lui demander et, bien qu'il soit très irrité envers nous autres caïmans, il a bon cœur et ne voudra pas que nous mourrions tous.

Le fait est que longtemps avant, de nombreuses années auparavant, les caïmans avaient mangé un petit-neveu du Surubí, et que celui-ci n'avait plus voulu avoir de relations avec les caïmans. Mais malgré tout, ils coururent voir le Surubí, qui vivait dans une très grande grotte, au bord du fleuve Paraná, et qui dormait toujours à côté de sa torpille.

Certains Surubís mesurent jusqu'à deux mètres de long, et le propriétaire de la torpille était de ceux-là.

« Eh, Surubí, crièrent tous les caïmans depuis l'entrée de la grotte, sans oser entrer à cause de cette affaire du petit-neveu.

- Qui m'appelle ? répondit le Surubí.

- C'est nous, les caïmans !

- Je n'ai ni ne veux avoir de relation avec vous, répondit le Surubí de mauvaise humeur. »

Alors, le vieux caïman s'avança un peu dans la grotte et dit : « C'est moi, Surubí ! Je suis ton ami le caïman qui a fait avec toi le voyage jusqu'à la mer. »

En entendant cette voix connue, le Surubí sortit de sa grotte.

« Ah, je ne t'avais pas reconnu ! dit-il affectueusement à son vieil ami. Que veux-tu ?

- Nous venons te demander la torpille. Il y a un navire de guerre qui passe par notre fleuve et effraye les poissons. C'est un bateau de guerre, un cuirassé. Nous avons construit une digue, mais il l'a coulée. Nous en avons fait une autre, et il l'a elle aussi coulée. Les poissons sont partis et nous allons mourir de faim. Donne-nous la torpille, et c'est lui que nous coulerons. »

En entendant cela, le Surubí réfléchit pendant un bon moment, puis dit : « C'est bon, je vous prêterai la torpille, bien que je me souviens toujours de ce que vous avez fait au fils de mon frère. Qui sait faire éclater la torpille ? »

Personne en savait et tous se turent.

« C'est bon, dit le Surubí avec orgueil, moi je la ferai éclater. Je sais faire cela. »

Ils organisèrent alors le voyage. Les caïmans se groupèrent les uns contre les autres, de la queue du premier au cou du second, de la

queue de celui-ci au cou du suivant, formant ainsi une longue chaîne de caïmans, plus longue qu'un pâté de maisons. L'immense Surubí poussa la torpille vers le courant et se plaça en-dessous d'elle, en la soutenant avec son dos pour qu'elle flotte. Et comme les lianes avec lesquelles s'étaient attachés les caïmans les uns derrière les autres étaient épuisées, le Surubí s'accrocha avec les dents la queue du dernier caïman, et c'est ainsi qu'ils se mirent en route.

Le Surubí soutenait la torpille, et les caïmans tiraient, en courant sur la rive. Ils montaient, descendaient, sautaient sur les rochers et traînaient la torpille, qui soulevait des vagues comme un bateau, du fait de la rapidité de sa course. Le matin suivant, très tôt, ils arrivèrent là où ils avaient construit leur dernière digue et en entamèrent aussitôt une autre, mais beaucoup plus résistante que les précédentes car sur les conseils du Surubí ils joignirent étroitement les troncs les uns contre les autres. C'était une digue réellement formidable.

Cela faisait à peine une heure qu'ils avaient achevé de placer le dernier tronc sur la digue lorsque le navire de guerre réapparut et que le canot avec l'officier et huit marins s'en approcha de nouveau. Les caïmans grimpèrent alors sur les troncs pour passer la tête de l'autre côté :

« Eh, les caïmans ! cria l'officier.

- Qu'y a-t-il ? répondirent les caïmans.

- De nouveau la digue ?

- Oui, de nouveau !

- Enlevez cette digue !

- Jamais !

- Vous ne l'enlevez pas ?

- Bon, alors écoutez, dit l'officier. Nous allons détruire cette digue et, pour que vous n'avez plus envie d'en faire d'autre, c'est vous que nous allons détruire ensuite, à coups de canon. Pas un seul d'entre vous ne survivra ; ni grands, ni petits, ni gras, ni maigres, ni jeunes, ni vieux, comme ce très vieux caïman que je vois là et qui n'a plus que deux dents sur les côtés de la mâchoire. »

Le vieux caïman savant, voyant que l'officier parlait de lui et s'en moquait, lui dit :

« Il est vrai qu'il ne me reste que peu de dents et que certaines sont cassées. Mais savez-vous ce qu'elles vont croquer, demain, ces dents ?

- Et que vont-elles croquer, dites voir ? répondirent les marins.

- Ce petit officier ! », dit le caïman ; et il descendit rapidement de son tronc.

Pendant ce temps, le Surubí avait placé sa torpille bien au milieu de la digue, ordonnant à quatre caïmans de la tenir avec précautions et de l'enfoncer dans l'eau jusqu'à qu'il leur donne un nouvel ordre. C'est ce qu'ils firent. Aussitôt, les autres caïmans s'enfoncèrent à leur tour près de la rive, ne laissant que le nez et les yeux hors de l'eau.

Le Surubí s'enfonça à côté de sa torpille.

Tout à coup, le navire de guerre s'emplit de fumée et tira son premier coup de canon contre la digue. L'obus éclata juste au centre de la digue et fit voler en mille morceaux dix ou douze troncs. Mais le Surubí était vigilant et à peine la brèche fut-elle ouverte qu'il cria aux caïmans qui étaient sous l'eau et maintenaient la torpille : « Lâchez la torpille, vite, lâchez ! »

Les caïmans la lâchèrent et la torpille monta à la surface de l'eau. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le Surubí plaça la torpille bien au milieu de l'ouverture et, visant avec un seul œil et mettant en mouvement le mécanisme de la torpille, la lança contre le navire.

Il était temps ! À cet instant, le cuirassé lança son deuxième coup de canon et l'obus alla éclater entre les poteaux, faisant voler en éclats un autre morceau de la digue.

Mais la torpille arrivait déjà au navire, et les hommes qui s'y trouvaient la virent ; c'est-à-dire qu'ils virent les remous que fait dans

l'eau une torpille. Ils poussèrent tous un grand cri de peur et voulurent déplacer le cuirassé pour que la torpille ne l'atteigne pas. Mais il était trop tard ; la torpille arriva, heurta l'énorme navire en plein milieu et explosa.

Il est impossible de rendre compte du terrible bruit que fit la torpille en éclatant. Elle explosa, brisant le bateau en quinze mille morceaux et lançant en l'air, à des centaines et des centaines de mètres de distance, cheminées, machines, canons, canots, tout.

Les caïmans poussèrent un cri de triomphe et coururent jusqu'à la digue comme des fous. De là, ils virent passer à travers la brèche ouverte par l'obus, les hommes morts, les blessés et quelques survivants, emportés par le courant du fleuve.

Les caïmans s'entassèrent sur les deux troncs qui restaient des deux côtés de l'ouverture, et lorsque les hommes passaient, ils se moquaient d'eux en se couvrant la gueule avec les pattes. Ils ne voulaient pas manger d'homme, bien que ceux-ci l'eussent mérité.

C'est seulement lorsqu'il en passa un qui avait des galons d'or sur ses vêtements et qui était vivant que le vieux crocodile se jeta à l'eau et *tac !* l'avalala en deux bouchées.

« Qui c'est, celui-là ? demanda un petit caïman ignorant.

- C'est l'officier, lui répondit le Surubí. Mon vieil ami lui avait promis qu'il le mangerait et il l'a mangé. »

Les caïmans ôtèrent le reste de la digue, qui en servait plus à rien, puisqu'aucun bateau ne repasserait jamais par là. Le Surubí, qui s'était épris de la ceinture et des cordons de l'officier, demanda qu'on lui en fit cadeau, et dut les retirer des dents du vieux caïman, où ils étaient restés coincés. Le Surubí passa la ceinture, la boucla sous ses nageoires, et attrapa les cordons d'épée avec l'extrémité de ses grandes moustaches.

Comme la peau d'un Surubí est très jolie et que les tâches sombre qu'elle possède ressemblent à celles d'une vipère, le Surubí nagea pendant une heure, passant et repassant devant les caïmans, qui l'admiraient, bouche bée.

Les caïmans l'accompagnèrent ensuite jusqu'à sa grotte, et le remercièrent infiniment. Puis ils retournèrent chez eux. Les poissons revinrent eux aussi, et les caïmans vécurent et vivent encore heureux parce qu'ils se sont finalement habitués à voir passer des vapeurs et des bateaux qui transportent des oranges.

Mais ils ne veulent plus entendre parler de navires de guerre.

La guerra de los yacarés
extrait des *Cuentos de la selva (Contes de la forêt vierge)*
Traduction : Bruce Demaugé-Bost